

Le syndrome de l'atomisation-massification dans la pensée urbaphobe de l'Empire allemand (1871-1918)

Marc CLUET
Université de Haute Bretagne – Rennes 2
GRAAL

Les phénomènes lourds de menaces, qui ont accompagné l'essor industriel de l'Allemagne suite à la fondation de l'Empire (1871ss), tels l'urbanisation galopante, en opposition totale avec l'image de la cité médiévale et baroque, ou encore la formation d'un prolétariat urbain très combatif, ont d'abord été perçus comme tributs provisoires au progrès. Cela a duré tant que dans l'euphorie de l'édification de la puissance allemande les forces économiques ont cru travailler à l'unisson. A partir de 1876, l'Empire s'était engagé dans une politique protectionniste en vue d'«augmenter», selon l'expression de Bismarck, «l'ensemble de la production nationale¹». A l'abri de la concurrence étrangère, les agriculteurs – et, en particulier, les grands propriétaires terriens, aux problèmes desquels Bismarck a toujours été sensible – s'étaient convertis à des modes plus intensifs d'exploitation des sols, et les industriels, équipés davantage en biens de production. La question de savoir si le boom qui a suivi, dans l'industrie, n'était pas simplement dû à la conjoncture mondiale fait l'objet de débats. En tout état de cause, une chose est certaine: il s'est vite avéré dans l'Empire que les intérêts de l'industrie divergeaient de ceux de l'agriculture, et, de surcroît, que la radicalisation de la classe ouvrière risquait de menacer l'ordre établi. Au début des années 1890, l'industrie qui entre-temps se sentait suffisamment forte a réclamé le retour au libéralisme économique, tandis que l'agriculture craignait toujours la concurrence des pays neufs. Caprivi, successeur de Bismarck, a opté pour l'industrie. En décembre 1891, il déclarait au *Reichstag* que commerce et industrie étaient «les sources les plus fondamentales de la prospérité et, par conséquent, de la puissance politique et de l'importance culturelle²». En 1893 s'est constitué un lobby agraire, l'*Union des Agriculteurs*, où pour la première fois des exploitants de toutes catégories, nobles et roturiers, petits et gros, étaient regroupés. Son principal objectif était de lutter contre la signature de traités commerciaux qui, pour faciliter les exportations industrielles, ouvraient le marché allemand aux importations agricoles. L'Empire, uni administrativement, était divisé économiquement – pour le moins, entre les groupes de pression industriel et agraire, et ceci à un moment où un nombre croissant d'ouvriers prônait la lutte des classes.

La société que Fichte et Hegel avaient souhaité intégrer parfaitement à l'Etat était donc déchirée, et leurs héritiers spirituels en étaient d'autant plus irrités que l'Etat national, qui s'était enfin réalisé, décevait les espoirs toujours plus grands qui avaient été placés en lui à mesure que les décennies passaient. Déjà pour Fichte, la nationalisation de la société était indissociable de l'Etat national – puisque, dès le premier *Discours à la nation allemande* (1807), il rejetait en bloc «toutes les distinctions brûlantes que de malheureux événements ont créées depuis des siècles dans une seule et même nation³». Mais voici que l'Empire n'apportait pas la solution escomptée. Au contraire, les conflits s'accroissaient, non seulement à l'intérieur de la société, mais aussi entre la société et l'Etat. Le gouvernement s'avérait incapable d'arrêter, fût-ce au prix d'une illusion, une ligne politique correspondant à un intérêt *commun* clairement défini, voire simplement à une raison d'Etat reconnue comme telle. Ainsi, par exemple, en matière d'économie, la politique pro-industrielle de Caprivi a été partiellement remise en cause par son successeur Bülow. Ce manque patent de cohérence (/ –

de cohésion) apparaissait aux nationalistes, ou même simplement aux citoyens sensibles à la question nationale, non seulement comme un défaut de construction de l'Empire, mais aussi et surtout comme une *lésion du corps social*. En effet, parallèlement à la philosophie idéaliste de l'Etat, ils avaient recueilli les données fondamentales du romantisme. Les romantiques, sous l'influence du piétisme, avaient valorisé, à l'intérieur de la nation en lutte contre Napoléon, les liens affectifs entre personnes – tandis qu'un Fichte, négligeant l'intersubjectivité, s'était contenté d'exiger des citoyens, pris individuellement, un engagement sans faille pour la nation. Le grand pasteur et prédicateur romantique de la résistance à l'impérialisme français Friedrich Schleiermacher (1768-1834) lui a expressément reproché ce point de vue, jugé restrictif, en l'accusant de méconnaître l'amitié⁴. Par ailleurs, les romantiques, marqués qu'ils étaient par les débuts d'une pensée biomorphique – qu'on trouve, par exemple, dans l'analyse kantienne de l'œuvre d'art –, avaient également insisté sur l'interdépendance de toutes sortes de groupements hérités du Moyen-Âge, comme les ordres, les guildes, les corporations, etc., qui, selon eux, constituaient autant d'organes du corps social. Entre ces groupements régnait une solidarité organique *objective* qu'il fallait honorer si on ne voulait pas compromettre la survie, tout à la fois, de l'organisme et des organes – alors que pour Fichte c'était, au contraire, l'émulation, voire le conflit dialectique, qui était facteur de progrès. Ainsi, la grande ville moderne, en tant que cadre de la révolution industrielle qui scindait la société en *industrialistes* et *ruralistes*, et, en tant que théâtre de la guerre sociale où s'affrontaient *exploités* et *exploitants*, se présentait aux nationalistes, fervents et moins fervents, comme le lieu de déchirements inacceptables de la société.

Donc, à la fin du XIX^e siècle, des penseurs se sont manifestés pour proposer des doctrines de l'unité sociale qu'ils envisageaient sous le signe du pré-industrialisme – par hostilité, bien sûr, à la grande ville moderne, mais aussi parce que les romantiques leur avaient transmis, en même temps qu'une mystique de la nature, le goût de la campagne. – Ainsi, par exemple, le romantique Achim von Arnim (1781-1831), dont les ancêtres étaient tous des propriétaires terriens, estimait déjà que «la jeunesse de l'homme appartient à la campagne» et que «dans aucun cas il ne devrait la passer entre les murs d'une ville»⁵. – Mais à ces raisons d'ordre intellectuel venait s'ajouter le fait déterminant que la campagne offrait vraiment, à cette époque, un spectacle plus réconfortant que la grande ville moderne – du fait que le paupérisme y avait été atténué par l'exode vers les villes d'une grande partie du prolétariat agricole. On peut désigner de «néo-romantiques» ces penseurs désireux de cohésion sociale, parce que la coloration subjective et affective qu'ils donnaient à leur idéal venait des romantiques. Ce terme est d'autant mieux venu que l'éditeur Eugen Diederichs (1867-1930) usait effectivement, autour de 1900, de la catégorie de «néo-romantisme» pour désigner, à ce qu'il semble, l'ensemble des courants de pensée contemporains pour la cohésion sociale, dont faisait évidemment partie la doctrine particulière de l'unité sous le signe du pré-industrialisme. En effet, quand E. Diederichs, qui rêvait de jeter les bases d'un nouveau style de vie unitaire en Allemagne⁶, disait de lui-même qu'il était le «principal éditeur du néo-romantisme»⁷, il entendait assurément par là une catégorie idéologique susceptible d'embrasser la totalité de son catalogue. Parmi les points forts, on remarque les littératures indiennes, slaves et scandinaves, toutes auréolées du mérite du pré-industrialisme, des publications d'architectes néo-vernaculaires (Paul Schultze-Naumburg, Fritz Schumacher), voire carrément urbaphobes comme le premier Bruno Taut – à qui l'on doit la formule: «Les maisons de pierre font des cœurs de pierre.»⁸

* * *

Le discours urbaphobe ayant pour enjeu essentiel, sous l'Empire, la dénonciation de différentes *lignes de clivage* inscrites dans la grande ville moderne (industrialistes vs ruralistes, prolétaires vs ordre établi), il paraît logique qu'on y trouve également thématisée «à l'interne» l'objection à la sécession égoïste de chacun. Reprenant une image chère aux frères Schlegel, cofondateurs, en leur temps, de la revue pionnière du romantisme, *Athenäum* (1798-1800), le jeune Nietzsche compare les hommes *actuels* – qui, à l'évidence, habitent à la ville – à des *atomes* dissociés, faute de liens sociaux et / ou de structure cohésive: «[Les individus] pensent à eux-mêmes avec une hâte et un exclusivisme qui ne se sont jamais rencontrés jusqu'à présent [...]. Nous vivons à l'époque des atomes et du chaos atomique.⁹» Selon Nietzsche, cet égoïsme universel tenait moins au système économique qu'à la surexposition des hommes, dès leur plus jeune âge, à une multiplicité de références historiques¹⁰. La rançon du *siècle de l'histoire* était que la variété infinie des points de vue laissait les individus sans repère autre que leur intérêt matériel: «[L'homme] fait alors retraite depuis l'infini de son horizon, dans le district le plus mesquin de son égoïsme.¹¹» Cette explication a été suggérée à Nietzsche par l'analogie en allemand entre curiosité [*Neugier*] et avidité [*Gier*] qui avait déjà inspiré Goethe¹². L'intoxication au savoir éclectique avait un effet addictif: la variété de connaissances imposée à l'école provoquait à terme un besoin impérieux de variété, non seulement intellectuelle et aperceptive, mais aussi matérielle, y compris chez ceux qui étaient incapables de l'assouvir, faute de moyens. Le *Kulturphilosoph* Georg Simmel a procédé à une double transformation du schème nietzschéen. La sur-stimulation n'était pas tant d'ordre intellectuel, mais plutôt d'ordre sensoriel¹³. Le théâtre n'en était pas tant l'école (/ – le lycée ou l'université), mais plutôt la ville elle-même, à chaque pas qu'on fait dans la rue. L'habitant de la grande ville dont l'appareil sensoriel voire toute la sensibilité étaient mis à mal par la «rapidité et la concentration d'images variées, la diversité brutale des objets qu'on peut embrasser d'un seul regard, le caractère inattendu d'impressions toutes-puissantes¹⁴», ne réagissait à autrui qu'en termes intellectuels. Donc, selon G. Simmel, l'habitant de la grande ville n'interagissait avec autrui que quand il pouvait espérer quelque avantage pour soi. Sinon, autrui lui apparaissait comme indifférent ou même importun.

Il appartient à Engels – qui avait probablement recueilli l'image de l'atome humain à la même source que Nietzsche, à savoir Friedrich Schlegel, mais via Marx¹⁵ – d'avoir établi une correspondance expresse entre le spectacle de la foule urbaine et une thématique de l'atomisation sociale:

«La cohue des rues a déjà, à elle seule, quelque chose de répugnant, qui révolte la nature humaine. [...] Ces gens se croisent en courant, comme s'ils n'avaient rien en commun, rien à faire ensemble. [...] Même si nous savons que cet isolement de l'individu, cet égoïsme borné sont partout le principe fondamental de la société actuelle, ils ne se manifestent nulle part avec une impudence, une assurance si totales qu'ici, précisément, dans la cohue de la grande ville. La désagrégation de l'humanité en monades, dont chacune a un principe de vie particulier et une fin particulière, cette atomisation du monde est poussée ici à l'extrême.¹⁶»

A ce que laisse transparaître même ce court passage, l'explication de Marx / Engels est différente de celle des Nietzsche et Simmel. Le système capitaliste qui institue la «guerre de tous contre tous» (– d'une part, entre patrons, – d'autre part, entre salariés, – enfin, entre patrons *et* salariés) est la cause première de l'atomisation sociale. La sur-stimulation intellectuelle et sensorielle n'y est pour rien, ou alors seulement accessoirement. Cependant, sans même parler des solutions préconisées, sur lesquelles on reviendra, une autre différence

avec les néo-romantiques paraît importante. Chez Marx / Engels, l'atomisation n'est pas couplée à la massification, pour constituer avec elle un *syndrome de l'atomisation-massification*, mais sévit séparément. Seuls des penseurs élitistes, valorisant chez eux-mêmes et une minorité apparentée un idéalisme supposé intact, pouvaient penser que tous les égoïsmes se valaient, qu'ils fussent raffinés ou vulgaires. De l'avis de Nietzsche, les hommes *actuels* répondaient *tous* au même type de l'opportuniste ubiquiste, «convaincu de pouvoir à peu près tout faire, d'être à la hauteur de tout rôle»¹⁷. «Cette croyance, aujourd'hui, yankee qui se fai[sai]t de plus en plus croyance européenne»¹⁸ n'allait pas moins à l'encontre de toute structure cohésive que le symptôme d'atomisation considéré en soi. En particulier, «ces monstres de donjons sociaux qui distingu[ai]ent le Moyen-Âge»¹⁹ devenaient impensables et, d'ailleurs, les derniers pans qui pouvaient en subsister dans l'Eglise romaine partaient à vau-l'eau, comme autant de morceaux de glace, dans une rivière gelée, au moment de la débâcle²⁰. Seuls des groupes d'intérêt instables se constituaient encore à l'occasion, – par exemple, entre grands et petits, à travers toutes les couches sociales, pour l'acquisition et l'exploitation éhontée de colonies. Tous ces thèmes se retrouvent chez Spengler – dont *Le déclin de l'Occident*, paru au lendemain de la Première Guerre mondiale (1918-1922), mais entamé dès 1911, constitue, en quelque sorte, la somme de la pensée urbaphobe développée sous l'Empire. Les atomes humains, guidés par le seul calcul de leur intérêt, incapables de se lier à autrui et *a fortiori* de faire partie intégrante d'une communauté (– d'ailleurs introuvable), lui apparaissent comme des particules de «poussière colorée»²¹. – Colorée à première vue ! car la bigarrure dissimule le type *unitaire* du *nomade intellectuel* (– urbain), d'un profond ennui, même s'il «se bouge» tout le temps sous l'effet de son individualisme égoïste:

«Il n'y a plus de nobles et de bourgeois, d'hommes libres et d'esclaves, d'Hellènes et de Barbares, d'orthodoxes et de mécréants, il n'y a plus que *les habitants de la grande métropole et les provinciaux*. Toutes les oppositions pâlissent devant celle-là seule, qui détermine tous les événements, tous les modes de vie, toutes les conceptions de l'existence.»²²

La dé-différenciation des individus, – des couches sociales, – de la collectivité urbaine, sous le signe de l'atomisation-massification générale, a alimenté, chez Nietzsche, outre l'image ponctuelle de la *débâcle* (cf. *supra*), toute une série d'images autour du *marais / marécage*. A vrai dire, cette imagerie présentait l'avantage, non seulement pour Nietzsche, mais aussi pour tous les urbaphobes qui l'ont adoptée à sa suite, d'englober d'autres éléments encore de leur diagnostic anti-urbain que la dé-différenciation, – tels, par exemple, la maladie, la dépravation et la stérilité. Toutefois, la dé-différenciation en constitue, si l'on peut dire, le substrat. L'illustration la plus connue de cette imagerie paludéenne se trouve au chapitre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, intitulé *En passant [devant la porte de la Grande Ville]*, – notamment dans ces bribes de dialogue entre Zarathoustra et son double inférieur, appelé *le Singe[ur] de Zarathoustra*:

«LE SINGE DE ZARATHOUSTRA. O Zarathoustra, c'est ici qu'est la Grande Ville: tu n'as rien à y chercher et tout à y perdre. Pourquoi voudrais-tu patauger à travers ce marécage? Aies donc pitié de tes pieds! [...]

.....
ZARATHOUSTRA. Pourquoi as-tu vécu si longtemps au bord du marécage que tu es devenu toi-même grenouille et crapaud? [...] Pourquoi n'es-tu pas allé dans la forêt? Pourquoi n'as-tu pas labouré la terre? La mer n'est-elle pas pleine de verts îlots?»²³

La mer elle-même a servi dans le même registre métaphorique de la dé-différenciation. Le *continuum* bâti de la grande ville moderne était un *océan de maisons* [*Häusermeer*] et la population un océan humain où toute personne, encore animée de quelque idéalisme, et dotée de traits distinctifs, risquait la dissolution. Cette imagerie océane, concurrente de la paludéenne, se trouve chez le poète naturaliste Julius Hart (1887-1912) – qui, en toute logique urbaphobe, sera également impliqué dans la fondation de la *Société allemande pour la cité-jardin* (*Deutsche Gartenstadtgesellschaft*) en 1902²⁴. Dans un poème-programme, intitulé *En route vers Berlin*, qui date de 1882 et thématise le trajet ferroviaire qui l’a mené de Cologne à Berlin, où il avait décidé de s’établir, on peut lire entre autres choses:

«Berlin, Berlin! La foule avance et bouillonne,
Sombreras-tu, là, parmi ces masses obscures?...

.....
En vain, tu cherches un monde au milieu de cette marée.

.....
Quelle trace laisseras-tu parmi ces flots?²⁵»

A la veille de la Première Guerre mondiale, les poètes expressionnistes, en particulier Georg Heym (1887-1912), dans une série sur Berlin (avril-décembre 1910), ont largement exploité l’imagerie paludéenne et océane. En général, ils ne voyaient pas d’autre issue pour la grande ville moderne que l’autodestruction cataclysmique²⁶. – D’autres acteurs culturels, notamment des architectes, ont envisagé des cures à l’intention des habitants, en particulier pour le syndrome de l’atomisation-massification. Toutefois, le diagnostic primitif ayant été le fait de littérateurs, les remèdes étaient généralement, eux aussi, des remèdes de littérateurs – même quand c’étaient des spécialistes qui les proposaient. Tout le mouvement dit de la *Lebensreform*, – de la *réforme des modes d’existence*, tel qu’il s’est développé sous l’Empire, avec une multiplicité déroutante d’éléments de programme²⁷, vise en dernière analyse le syndrome de l’atomisation-massification. Nietzsche a prêté à Richard Wagner l’interrogation suivante: «Comment se constitue un peuple? Comment se reconstitue un peuple?²⁸» Bien que la rupture avec R. Wagner ait, alors, été imminente, Nietzsche évoque, dans le même texte, les *vertus astringentes* du maître – allant jusqu’à souligner le bien-fondé, selon lui (– forcément!), de la métaphore pharmaceutique²⁹. Le *chaos atomique* pouvait donc se résorber dès lors que l’intoxication au savoir éclectique était traitée à l’élixir wagnérien. Le projet socio-esthétique de Wagner met en œuvre à des degrés divers les quatre principes qui, à notre avis, structurent – et épuisent – le champ de la *réforme des modes d’existence*: tout d’abord, la reconstitution d’un *grand englobant* spirituel, de nature religieuse (– re-ligieuse!), en place et lieu d’un Dieu chrétien moribond; ensuite, [2°] la dynamique communautaire censée se développer entre personnes qui, d’une manière ou d’une autre, réalisent une synthèse de leurs ressources subjectives – en l’occurrence, grâce à la *synthèse des arts* donnée à voir et à entendre dans un opéra wagnérien³⁰; puis encore, [3°] l’effet de magie analogique censé émaner de *l’harmonie*, où qu’elle se présente à l’individu, – par exemple, dans un «tableau urbain» harmonieux, ou... dans l’accord en si majeur qui clôt la symphonie de la mort d’Isolde; enfin, [4°] l’aménagement de *grands contenant*s physiques, jugés capables de souder les individus, pour ainsi dire, par force, – tels, par exemple, une place close, à l’italienne, ou... la salle du festival de Bayreuth. La voie marxienne est évidemment tout autre. Certes, la synthèse subjective y apparaît également, sous la forme maximaliste de *l’homme total*, avec les implications habituelles en termes de dynamique communautaire, mais la réalisation de cet homme total est subordonnée à l’abolition du travail (salariné), donc à une réforme radicale de la société.

Si Marx / Engels ont, d'abord, envisagé la communauté où seraient réunis – et, par là même, en quelque sorte, *supprimés* – les individus atomisés, comme une communauté intimement liée au plan émotionnel (dans le droit sillage des frères Schlegel)³¹, ils ont, par la suite, réduit la part du sentiment au profit de la raison. La solidarité était désormais raisonnée – et seulement raisonnée. Cette tendance ressort clairement d'un fragment d'Engels de 1884, sur *l'association à venir* – par quoi il faut entendre le *mode* d'association censé prévaloir sous le communisme: «L'association à venir alliera la froideur [des entreprises capitalistes] au souci du bien-être social partagé, propre aux sociétés traditionnelles, et accomplira en cela sa vocation.³²» La dialectique, ici esquissée, pose l'idéal d'une conjonction improbable entre esprit communautaire et atomisation-massification, entre lien social et anonymat. La levée ponctuelle, chez Engels, d'une incompatibilité absolue chez les urbaphobes de l'Empire restera, cependant, une hardiesse mineure en comparaison de l'inversion totale des positions à laquelle procéderont certains acteurs culturels (– civilisationnels!) de la République de Weimar – récusant, tout à la fois, la ville du XIX^e siècle et sa critique immédiate. Ils exigeront rien de moins qu'une parfaite mise en conformité de la civilisation et, en particulier, de la ville avec la situation, supposée dominante et salutaire, d'atomisation-massification. Il fallait «s'installer dans la décennie [«– ankommen in seinem Jahrzehnt»], sur le modèle des Etats-Unis, – transformer les armes de la Première Guerre mondiale en appareils électroménagers, facilitant la vie quotidienne dans toute sa trivialité!³³ Des individus atomisés-massifiés, préoccupés de leur bien-être personnel, au moins ne se laisseraient plus entraîner à partir à la guerre *la fleur au fusil*. Les architectes modernistes, en particulier weimariens, adopteront très exactement cette ligne en faisant du *nomade intellectuel* de Spengler l'utilisateur type de la ville et de l'habitat optimisés. Opérant un véritable renversement des valeurs par rapport à la pensée urbaphobe de l'Empire, un critique d'architecture contemporain vantait en ces termes le nouveau mobilier en tubes d'acier:

«On peut dire qu'un siège comme celui-ci ne procurera d'aise qu'à l'individu chez qui l'état de légère tension qui accompagne constamment la vie moderne est devenu [...] une composante fondamentale du mode existentiel.»

«Cela correspond à la mobilité de l'homme d'aujourd'hui qui passe régulièrement de nombreuses heures de sa vie dans le train, dans le tram, en auto, à vélo, et qui s'est éloigné très loin de la sédentarité – à tous les sens du mot – propre aux populations d'agriculteurs.³⁴»

Et Gropius de renchérir, en termes généraux, à propos des cités weimariennes, en particulier les siennes:

«[...] Un nouveau nomadisme des individus se fait jour, favorisé par le développement rapide des moyens de transport mécaniques. [...] La force cohésive de la famille s'efface devant la liberté des personnes individuelles, reconnue par l'Etat.³⁵»

L'article de 1929 où figurent ces formules, épouvantables pour les urbaphobes de tradition néo-romantique qui s'étaient alarmés de l'atomisation-massification, a été incorporé par Gropius à un recueil de textes – pour la plupart, rédigés directement en anglais (1934ss) – qu'il a fait paraître en 1955 aux Etats-Unis³⁶. Le livre est toujours disponible en librairie, mais les rééditions se sont espacées (1962, 1966, 1970, 1974, 1980). Ceci est révélateur du reflux du modernisme en architecture, mais on aurait tort de croire, malgré toutes les manifestations de communautarisme, même fanatique, que l'anthropologie conjurée par Gropius ait été jetée aux orties.

Au contraire, partout dans le monde, le *nomade urbain*, plus *monadique* que jamais, avec son *walkman* et son téléphone portable multifonction, est aujourd'hui [été 2007] l'un des thèmes les plus sollicités par les publicitaires. La *nomad' attitude*, érigée en modèle, permet de valoriser les objets et les services les plus divers: de la berline *cross over* à la *poussette nomad pro*, en passant par les lunettes *nomad* femme, sans oublier la carte téléphonique *nomad*... La dimension émancipatrice que Gropius et ses collègues weimariens avaient à l'esprit, face aux idéologues et praticiens du communautarisme et de l'enracinement, a complètement disparu dans la logique commerciale de l'*autogratification* licite. «Vous le valez bien!» ou «Vous vous le devez!» sont les grands slogans de l'époque. Le syndrome de l'atomisation-massification aura donc d'abord été dénoncé sous l'Empire allemand en tant que symptôme d'un individualisme égoïste dissolvant (- à combattre!), puis aura été valorisé *avec d'excellentes raisons* sous la République de Weimar, pour se répandre enfin tous azimuts, via les Etats-Unis³⁷, sans autre motivation que commerciale. Quelque chose de ce cheminement transparaît sous la plume de Guillaume Pepy, Directeur général exécutif de la SNCF, – lorsque l'incitation à la consommation se pare soudain d'anthropologie philosophique. En effet, dans une *Tribune* du *Figaro*, parue à l'été 2006, il en vient à postuler «des *droits naturels* de l'homme nomade» qui consisteraient à pouvoir «bouger, communiquer, être informé, rester connecté»³⁸ – moyennant paiement, bien sûr.

- ¹ «– die gesamte nationale Produktion zu heben.» Cf Treue W., *Gesellschaft, Wirtschaft und Technik Deutschlands im 19. Jahrhundert*, Munich, DTV, 1975 (1970), p. 250.
- ² «– die wesentlichsten Quellen des Wohlstandes und damit politischer Macht, kultureller Bedeutung» Cf Bergmann K., *Agrarromantik und Großstadtfeindschaft*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1970, p. 29.
- ³ «– alle die trennenden Unterscheidungen, welche unselige Ereignisse seit Jahrhunderten in der einen Nation gemacht haben.» Traduction S. Jankélévitch.
- ⁴ Cf Kluckhohn P., *Das Ideengut der deutschen Romantik*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1953 (1941), p. 65.
- ⁵ Cf Droz J., *Le romantisme allemand et l'Etat. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Paris, Payot, 1966, p. 78.
- ⁶ Cf Hamann R. et Hermand J., *Stilkunst um 1900*, Munich, Nymphenburger Verlagsbuchhandlung, 1975 (1967), p. 106.
- ⁷ «– führender Verlag der Neuromantik.» *Op. cit.*, p. 136.
- ⁸ «Steinhäuser machen Steinherzen.» Titre (inspiré d'un proverbe russe?) de la 1^{ère} planche de *Die Auflösung der Städte*, Hagen, Folkwang-Verlag, 1920. On y voit des immeubles qui s'effondrent – avec un phylactère disant: «Laissez les s'effondrer, ces infamies bâties.» [«Laßt sie zusammenfallen, die gebauten Gemeinheiten.»] L'autodestruction cataclysmique de la grande ville moderne, l'apocalypse urbaine sont des thèmes récurrents dans la poésie et la peinture expressionnistes allemandes à la veille de la Première Guerre mondiale. (Cf *infra* dans le corps du texte).
- ⁹ «[Die einzelnen] denken mit einer Hast und Ausschließlichkeit an sich, wie noch nie Menschen an sich gedacht haben [...]. Wir leben die Periode der Atome, des atomistischen Chaos.» *Troisième considération inactuelle. Schopenhauer éducateur* (1874), § 4. Traduction H. Albert.
- ¹⁰ *Seconde considération inactuelle. Utilité et inconvénient de la connaissance historique pour la vie* (1874), plus particulièrement § 7 et § 9. Pour les frères Schlegel et plus particulièrement Friedrich Schlegel (1772-1829), cf *Signatur des Zeitalters* (1820), in Bietrak W. (éd.), *Lebenslehre und Weltanschauung der jüngeren Romantik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968 (1936).
- ¹¹ *Ibid.*, § 9. Traduction F. Guéry.
- ¹² – Plus particulièrement dans *Hermann et Dorothee* (1798) – qui aborde, entre autres, la question des prémisses psychologiques (/ – psychohistoriques!) de la Révolution française.
- ¹³ «– die rasche Zusammendrängung wechselnder Bilder, der schroffe Abstand innerhalb dessen, was man mit einem Blick umfaßt, die Unerwartetheit sich aufdrängender Impressionen.» *Die Großstädte und das Geistesleben in Jahrbücher der Gehe-Stiftung*, t. 9, Dresde, 1903, pp. 185-206, p. 187. Traduction P. Aron [– d'après les extraits reproduits dans Choay F., *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, 1979 (1965), pp. 409-421, p. 410s].
- ¹⁴ Cf n. précédente.
- ¹⁵ Cf n. 10. La fréquentation (intellectuelle) des frères Schlegel est avérée pour Marx. L'image de l'atome apparaît chez lui dans *La question juive* (1844). De là, elle devrait avoir transité chez Engels.
- ¹⁶ «Schon das Straßengewühl hat etwas Widerliches, etwas, wogegen sich die menschliche Natur empört. [...] Doch rennen sie aneinander vorüber, als ob sie gar nichts gemein, gar nichts miteinander zu tun hätten [...]. Wenn wir auch wissen, daß diese Isolierung des einzelnen, diese bornierte Selbstsucht überall das Grundprinzip unserer heutigen Gesellschaft ist, so tritt sie doch nirgends so schamlos unverhüllt, so selbstbewußt auf als gerade hier in dem Gewühl der großen Stadt. Die Auflösung der Menschheit in Monaden, deren jede ein apartes Lebensprinzip und einen aparten Zweck hat, die Welt der Atome ist hier auf ihre höchste Spitze getrieben.» *Die Lage der arbeitenden Klasse in England* (1845) in Marx / Engels, *Werke*, t. 2, Berlin (Est), Dietz Verlag, 1972, pp. 225-506, p. 257. Traduction de G. Badia et J. Frédéric [– d'après *La situation de la classe ouvrière en Angleterre*, Paris, Editions sociales, 1960, p. 60].
- ¹⁷ «– überzeugt [...], ungefähr alles zu können, ungefähr jeder Rolle gewachsen zu sein.» *Le gai savoir* (1882), § 356. Traduction A. Vialatte.
- ¹⁸ «Jener Amerikaner-Glaube von heute, der immer mehr auch Europäer-Glaube werden will [...].» Cf n. précédente.
- ¹⁹ «– jene Ungeheuer von breiten Gesellschaftstürmen [...], welche das Mittelalter auszeichnen [...].» Cf n. 17.
- ²⁰ Cf n. 17 et n. 9.
- ²¹ «– farbiger Staub.» *Der Untergang des Abendlandes*, t. 2, Munich, C. H. Beck'sche Buchhandlung, 1924 (1922), p. 111. Notre traduction.
- ²² «Es gibt nicht mehr Adlige und Bürger, nicht mehr Freie und Sklaven, nicht mehr Hellenen und Barbaren, nicht mehr Rechtgläubige und Ungläubige, sondern nur noch Weltstädter und Provinzler. Alle anderen Gegensätze verblassen vor diesem einen, der alle Ereignisse, Lebensgewohnheiten und Weltanschauungen beherrscht.» *Op. cit.*, p. 116. Notre traduction.
- ²³ «DER AFFE ZARATHUSTRAS. O Zarathustra, hier ist die große Stadt: hier hast du nichts zu suchen und alles zu verlieren. Warum wolltest du durch den diesen Schlamm waten? Habe doch Mitleiden mit deinem Fuße! [...] ZARATHUSTRA. Warum wohntest du so lange am Sumpfe, daß du selber zum Frosche und zur Kröte werden mußt? [...] Warum gingst du nicht in den Wald? Oder pflügest die Erde? Ist das Meer nicht voll von grünen Eilanden?» *Ainsi parlait Zarathoustra*, livre III (1884), *En passant*. Traduction M. Betz. Les noms des protagonistes (en petites majuscules) ont été ajoutés pour faciliter la lecture.
- ²⁴ Cf Hartmann Kr., *Deutsche Gartenstadtbewegung. Kulturpolitik und Gesellschaftsreform*, Munich, Heinz Moos Verlag, 1976, p. 27ss.

²⁵ «Berlin! Berlin! Die Menge drängt und wallt,
Wirst du versinken hie in dunklen Massen... [.....]
Du suchst – du suchst die Welt in dieser Flut. [.....]
Welch Spur willst du in diesen Fluten lassen?»

Auf der Fahrt nach Berlin in Arent W. (éd.), *Moderne Dichter-Charaktere*, Leipzig, Friedrich, 1884, pp. 54-57.

²⁶ Cf Vondung K., *Die Apokalypse in Deutschland*, Munich, DTV, 1988, plus particulièrement § 18. [Ouvrage disponible en anglais: *The Apocalypse in Germany*, traduction S. D. Ricks, Columbia (Missouri), University of Missouri Press, 2000].

²⁷ Cf Kerbs D. et Reulecke J. (éd.s), *Handbuch der deutschen Reformbewegungen 1880-1933*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 1998, et Buchholz K., Latocha R., Peckmann H. et Wolbert K. (éd.s), *Die Lebensreform. Entwürfe zur Neugestaltung von Leben und Kunst um 1900*, cat. exposition (en 2 tomes) Institut Mathildenhöhe Darmstadt, Verlag Häusser, 2001.

²⁸ «Wie entsteht das Volk? Wie erstet es wieder?» *Quatrième considération inactuelle. Richard Wagner à Bayreuth* (1876), § 8. Notre traduction.

²⁹ «– astringierende Kraft.» *Op. cit.*, § 4.

³⁰ Ailleurs, dans le champ de la *réforme des modes d'existence*, la *synthèse subjective* conditionnant la *synthèse sociale* passe par des pratiques *actives*, plutôt que *passives*. Les options sont multiples, de la *rythmique* aux *travaux artistiques de loisir*, avec cette seule condition que corps, âme et esprit forment désormais (de nouveau) un tout.

³¹ Marx s'est référé à la *fraternité* qui n'était pas une *formule creuse* des ouvriers socialistes français. *Manuscrits de 1844*, Manuscrit 3 [*Besoin, production et division du travail*], feuillet XIX.

³² «Die Assoziation der Zukunft wird die Nüchternheit [der kapitalistischen Handelsgesellschaften] vereinigen mit der Sorge für die gemeinsame und gesellschaftliche Wohlfahrt der alten [Assoziationen] und dadurch ihren Zweck erfüllen.» Fragment sans titre, in Marx / Engels, *Werke*, t. 21, Berlin, Dietz Verlag, 1962, p. 381. Notre traduction.

³³ Cf Lethen H., *Neue Sachlichkeit 1924. Studien zur Literatur des «Weißen Sozialismus»*, Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1975 (1970), p. 28s.

³⁴ «Man kann vielleicht sagen, daß auf diesem Stuhl nur ein Mensch sich wohl fühlen wird, dem die ständige leichte Anspannung des modernen Lebens [...] zum unentbehrlichen Bestandteil seines Lebensgefühls geworden ist.» / «Das entspricht der Beweglichkeit des Menschen von heute, der viele Stunden seines Lebens regelmäßig auf der Eisenbahn, auf der Elektrischen, im Auto, auf dem Fahrrad zubringt und sich weit von der Seßhaftigkeit (das Wort im engsten, wie im weitesten Sinne genommen) eines Bauernvolkes entfernt.» Cité d'après Lethen H., *Verhaltenslehren der Kälte. Lebensversuche zwischen den Kriegen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, edition suhrkamp 1884, 1994, p. 240. (Réf. à Sigrist A., *Das Buch vom neuen Bauen*, Berlin, Der Bücherkreis, 1930).

³⁵ «[...] Es beginnt ein neues Nomadentum der Individuen, begünstigt durch die rapide Steigerung der maschinellen Verkehrsmittel. [...] Die Macht des Familienzusammenhaltes tritt vor dem staatlichen Recht der Einzelperson zurück.» Gropius W., *Die soziologischen Grundlagen der Minimalwohnung für die städtische Industriebevölkerung* (1929), in Idem, *Architektur*, Francfort-sur-le-Main / Hambourg, Fischer-Bücherei, 1956 (1955) [cf n. suivante], pp. 84-93, p. 87. Notre traduction.

³⁶ *Scope of Total Architecture*, New York, Harper & Brothers, 1955. L'ouvrage de Gropius intitulé *Architektur* (1956) [cf n. précédente] est la version allemande de *Scope of Total Architecture*.

³⁷. Il ne faudrait pas négliger les figures authentiquement américaines du nomadisme urbain, par exemple chez David Riesman, mais il n'est pas exclu qu'elles procèdent, elles aussi, pour partie, d'une inversion des positions de Spengler. Avec Toynbee et Mumford, Spengler avait sa place assignée dans les *curricula* de Sciences politiques et de Sciences sociales de la plupart des pays occidentaux jusque dans les années 1950-1960.

³⁸ Pepy G., *Les transporteurs face aux «nomades» ultramobiles* in *Le Figaro* en date du 16.08.2006. Disponible sur: http://www.lefigaro.fr/debats/20060816.FIG000000086_les_transporteurs_face_aux_nomades_ultramobiles.html (consulté le 13.04.2007). Italique de notre main.